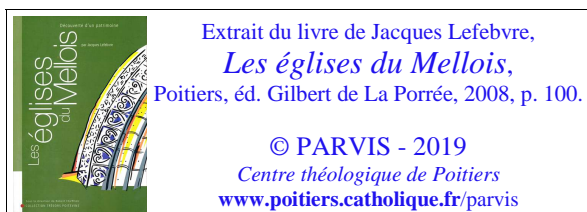


Rom (Deux-Sèvres)

L'église Saint-Paulin



Un peu d'histoire

Située à un carrefour sur la fameuse voie romaine reliant Poitiers à Saintes, Rom est riche de tout un environnement gallo-romain patiemment mis à jour depuis un siècle : bornes miliaries du III^e s. avant le Christ, monnaies, objets divers, jusqu'à une statue de déesse de la fécondité découverte en 2003. Le bourg est déjà cité sur la carte de Peutinger (état des voies au IV^e s.) comme Raurana. Sa vie antique est aujourd'hui présentée pédagogiquement au musée de Rauranum, dans l'ancien presbytère. Ausone, le poète bordelais (310 à 395) contemporain de saint Hilaire de Poitiers, avait là une de ses villas. Mais ne le confondons pas avec saint Ausone, considéré comme le premier évêque d'Angoulême.

Une bulle de 1118, du pape Gélase II, cite l'église de Roomo parmi les possessions de l'abbaye bénédictine de Nouaillé, mais dès 1278, elle est répertoriée comme «Saint-Liphard de Rom », à la nomination de l'évêque de Poitiers. Elle était devenue le siège d'un archiprêtré dont dépendaient 17 paroisses, aujourd'hui pour moitié dans la Vienne et dans les Deux-Sèvres. On comprend que dut exister là une église romane assez vaste.

Elle était alors sous le titre de Saint-Liphard, ce moine ermite aménageur des marais de Meung-sur-Loire, sur la tombe duquel fut construit un monastère dès le IX^e s. Fallut-il s'en réclamer pour quelque aménagement de la Dive ?

On ne sait rien de ce qui s'est passé pendant la guerre de Cent ans et pendant les guerres de Religion. Mais en 1634, une juridiction extraordinaire, les Grands Jours de Poitiers, ordonne de réparer le clocher, la grande porte et «les arcades qui sont entre les deux nefs ». L'église était déjà amputée de son collatéral sud. On l'agrandira plus tard en élargissant le collatéral nord. C'est le plan de ce qui reste au début du XIX^e s., après de nouvelles réparations en 1817. Le clocher, alors à la croisée du transept, était toujours aussi fragile et dangereux, menaçant de s'écrouler sur les voûtes. Il durera néanmoins jusqu'en 1864.

1849. À la fin des vêpres de l'Assomption, le curé se tourne vers le peuple avec l'ostensoir et voit le début de l'écroulement du bas-côté nord. Il donne l'alerte et l'église est évacuée à temps. Après un devis de restauration par Bizard, architecte de l'arrondissement, c'est finalement le rapport de Segrétain en 1851 qui emporte l'adhésion : l'ensemble a « quelque chose de monumental » à conserver. Une restauration est préférable à la reconstruction, même si c'est plutôt de cela qu'il s'agit pour les parties les plus endommagées : mur ouest écroulé sur la moitié de sa longueur, mur nord à restreindre, reconstitution du collatéral sud, ajout des trois absides en hémicycle sur le chevet plat. La reprise du clocher sur la coupole centrale est abandonnée au profit d'un clocher néo-gothique, hors oeuvre sur la façade ouest, par Bontemps, en 1869.

En 1856, un petit collège ecclésiastique « Saint-Paulin » est confié par Monseigneur Pie aux Frères de la doctrine chrétienne. Il durera jusqu'en 1900 dans les dépendances du presbytère. Saint Paulin (353-431), bordelais comme son ami le poète Ausone, fut un évêque exemplaire à Nole, puis à Naples. Le titre de Saint-Paulin va devenir celui de la paroisse de Rom.

Aujourd'hui

«Une église qui trompe son monde» : toute son enveloppe extérieure est d'un néogothique banal : clocher à flèche d'ardoise, baies sans caractère... Et pourtant, déjà sous le clocher, le porche semble bien du XIII^e s., avec son cordon de pointes de diamant, ses trois voussures aux arêtes adoucies par un tore, reposant sur d'élégantes colonnettes aux chapiteaux feuillus.



Entrons, et nous saisit l'impression d'un ensemble roman régulier : trois vaisseaux d'égale largeur, selon le parti des églises halles, éclairées par les seuls murs goutte-reaux. Les voûtes sont en berceau brisé pour la nef centrale, sur quatre travées rythmées par de puissantes piles aux colonnes engagées sur un massif carré. Les chapiteaux ont des motifs variés, à décor géométrique ou végétal. Il est bien difficile de distinguer ceux d'origine et les fruits d'une restauration scrupuleuse. Remarquons au moins celui du revers de la façade : un homme encadré par un quadrupède et un oiseau, et aussi un homme aux bras dévorés par un lion.

Laissons les bas-côtés et avançons vers le chœur. L'espace se rétrécit par deux piles imposantes aux colonnettes encastrées, nous introduisant dans la travée sous l'ancien clocher, voûtée par une coupole sur de petites trompes.

Là aussi d'anciens chapiteaux à décor animalier, ouvrant sur la travée du chœur, entièrement restaurée, avec ses trois absides. C'est seulement de l'extérieur que se remarque leur caractère d'ajout sur un grand mur de chevet plat. Le transept est marqué par une voûte en berceau, mais il est à peine saillant dans le volume général.



Mobilier

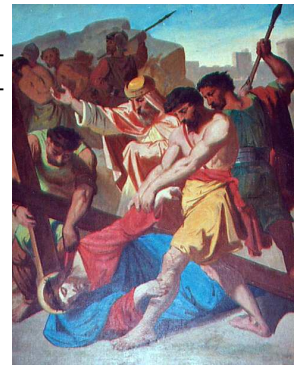
Le XIX^e s. finissant règne en maître. Notons cependant les fonts baptismaux avec une belle cuve de pierre cannelée, de 1772, et qui inspira les deux grands bénitiers. On trouve aussi dans le baptistère un grand chandelier pour cierge pascal, en bois tourné et peint, qui semble de style Louis XVI.

L'unique vitrail des absides, avec une Nativité et une Crucifixion, est de L. L. Lobin, (Tours, 1857). C'est le plus ancien vitrail du Mellois, marquant le renouveau de cet art au XIX^e s. Plus intéressantes sont les grisailles colorées de la nef, d'un bel effet décoratif, dues à Pierre-Eugène Guérithault, Poitiers, 1884. Celles du transept incorporent deux médaillons de saint Pierre et saint Hilaire.

À l'abside sud, l'autel est surmonté d'un haut-relief en plâtre peint : Marie et l'Enfant Jésus donnant le rosaire à saint Dominique et sainte Catherine de Sienne. À cette même abside, la statue de Notre-Dame de Lourdes est signée de Belloc (Niort, 1874) et de son mouleur, Vidiani.

À l'abside nord, la peinture murale sur toile représente Joseph libérant une âme du purgatoire, selon une dévotion développée au sanctuaire de Montligeon en Normandie, depuis 1884.

Le chemin de croix, érigé en 1866, comporte encore douze stations, grandes toiles sous cadre doré. Des ressemblances de composition pourraient le faire attribuer à l'un des frères Guérithault.



Peut-être entendrez-vous sonner « Henri » et « Marie », fondues par Ernest Bollée au Mans et bénites par Mgr Pie en 1856, témoins antérieurs aux grandes restaurations de cette église.

*